VERS

SUR

NOS ÉTATS-GÉNÉRAUX,

PAR UN RIMAILLEUR RÉMOIS.

Case
FRC
8957

AUX DÉPENS DE LA NOBLESSE ET DU CLERGÉ.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

COMME les vérités simples et mâles ne sont plus de mode en ce siècle, je me suis servi du vieux style de Marot, pour pouvoir semer un peu de singularité sur des matières aussi ingrates qu'intéressantes; et, pour ne pas travailler à la toise, j'ai déduit mes moyens en deux mots.

Mes expressions paroîtront quelquefois indécentes; mais ennemi irréconciliable des filous, je ne puis ni les flatter ni les ménager, ainsi que le prescrit la politique moderne, qui encense les monstres les plus exécrables.

Je change sans façon de sujets et de forme de vers, parce que je ne cherche qu'à rassembler diverses vérités que j'ai rimaillées à différentes reprises.

Comme j'ai composé plusieurs petits ouvrages qui m'ont été pris dans des catastrophes très-onéreuses, j'ai cru devoir marquer celui-ci à un coin qui me mette en droit de le réclamer, en cas qu'il me soit aussi ravi; en conséquence,

presque tous les principaux mots que j'ai employés dans ce non-métaphorique écrit, se raccrochent, pour ainsi dire, au moins deux à deux en se rencontrant sous peu de lignes avec d'autres qui commencent par leur première lettre.

EXEMPLE:

Tous nos *beaux-esprits* aux *Etats*
prennent de très-*bruyans ébats*,
tandis que le *peuple murmure*
et *pâtit* plus que de *mesure*.

beaux, *bruyans*, *esprits*, *états*, *ébats*, *prennent*, *peuple*, *pâtit*, *murmure*, *mesure*, etc. etc.

Les personnes à talent sentiront combien ce travail surabondant a été pénible: puissé-je leur prouver par-là mon amour ardent pour mon prince, pour ma patrie, pour les vertus, et pour les vérités.

Cette esquisse n'est qu'un échantillon; il m'est facile de fournir dans peu au public six à sept cens vers de ce genre non commun, s'il veut y prendre goût.

Lorsqu'on cherche à séduire, on se sert d'un élégant emphase, et lorsqu'on ne se voue qu'au vrai, on se contente d'écrire clairement et simplement:

On fait de pathétiques phrases,
on foule aux pieds la probité;
et le coquin, par des emphases,
s'élève à la célébrité.

VERS

SUR NOS ETATS-GENERAUX.

Tous nos beaux-esprits aux États
prennent de très-bruyans ébats,
tandis que le peuple murmure
et pâtit plus que de mesure.

Ils devraient, sans tant discourir,
ne s'appliquer qu'à bien agir;
quand, pour adopter un remède,
leur Roi les appelle à son aide.

Ils sont en contestation
contre leur constitution :
c'est se sarcasmer sans scrupule,
tandis que le bâtiment brûle.

Nos Députés doivent soudain
procurer au peuple du pain
aux dépens des docteurs sang-sues,
du Christ colporteurs, à cigues.

On a beau chanter, bourdonner,
la dîme ne doit pas donner
droit d'affamer les catholiques
pour des *alleluia* antiques.

Nos prêtres ont vendu leur grain
trois fois trop grand prix au prochain;
il faut les forcer vîte à rendre
le tiers de ce qu'ils ont pu prendre.

Nos graves États-généraux
seront les auteurs de nos maux,
s'ils s'amusent à des vétilles,
loin d'épurer les mœurs des villes.

C'est le faste qu'il faut borner,
en ôtant à qui veut s'orner
l'or qu'il consacre à des bêtises,
quand ses voisins sont sans chemises.

Le Roi, sans vaine ambition,
recommande à tous l'union;
nos savans, plus sots que des ânes,
se cherchent cent et cent chicanes.

Pour qu'on concoure mieux au but,
et qu'on songe au commun salut,
il faut faire chaque semaine
bonne réforme et régle saine.

La France est comme une masure
qu'il faut promptement rebâtir.
en retaillant avec mesure
la pierre propre à resservir.

De toutes nos loix et coutumes,
il faut faire en tout lieu un choix ;
elles sont comme ces costumes
qu'on peut sans peur changer cent fois.

On doit, dans nos douces provinces,
prendre pour règle la raison.
Les statuts de nos anciens princes
sont à présent peu de saison.

Se butter à ne rien rabattre
d'antiques us très-spécieux,
est aussi sot que de se battre
pour les rêves de nos ayeux.

Nos prélats tiennent tout des princes,
et ces trop illustres ingrats
les trompent en cour, en province,
plus que les plus perfides chats.

Eussent-ils plus de dons postiches
que le prophète Daniel,
c'est un crime en eux d'être riches,
leur récompense est dans le ciel.

Plus le Roi doux et débonnaire
s'épanche vers tous ses enfans,
plus d'un Elbon (1) téméraire
enhardit ses rabbins-titans.

Il n'est presque plus d'honnête homme;
le français n'a qu'un peu de foi;
et graces aux gabelous de Rome,
il ne veut vexer que son Roi.

On donne au clergé cartes blanches
et droit de vivre en débauché,
pourvu qu'il vende les dimanches
quelques messes à bon marché.

Élire un pasteur pour défendre
le trop terrassé tiers-état,
c'est donner à qui l'on veut pendre
un avare et vil avocat.

Les prêtres ont des privilèges
qu'ils tâchent toujours de tripler;
ces Catilina de collèges
sont trop durs pour se dépouiller.

Nos prélats ont su s'assembler
sans sacrifier une pite;
lorsqu'il s'agit de nous voler,
on les voit tous d'accord très-vîte.

---

(1) Ancien archevêque de Reims.

Les princes ont trop enduré
qu'un tas de truands magnifiques,
sous maint prétexte coloré,
s'exempte des charges publiques.

Il faudroit frustrer ces larrons,
des larcins tant nouveaux qu'antiques,
et leur adjuger des chansons
pour leurs noëls et leurs cantiques.

Le doux droit de propriété
n'est sacré qu'autant qu'il est juste.
Je plains toute société
chez qui l'iniquité s'incruste.

Nous achetons des privilèges
dont étoient privés nos ayeux;
mais tous ceux qu'on puise aux collèges
ne coûtent qu'un peu de cheveux.

Bailler tant de bons héritages
pour quelques poils blonds, bais ou bruns,
dans un pays peuplé de sages,
c'est être plus sot que les Huns (1).

L'église a si peu d'équité,
qu'on peut crier de pure bouche,
du Christ la bande, en vérité,
vaut moins que celle de Cartouche.

(1) Ancien peuple.

Il faut fournir de prompts secours
aux pauvres pères de famille,
et faire jeûner tous les jours
nos sacrificateurs stériles.

Un bon prêtre en sa sainte vie
ne gagne pas vraiment six blancs;
il gruge en filou sa patrie,
s'il en touche plus de trois francs.

Pour que le pauvre se délivre,
il faut lui permettre soudain,
par tout prêtre, à six liards la livre,
de se faire donner du pain.

Pour se le rendre favorable,
au peuple on doit fournir du grain;
le goulu devient redoutable
lorsqu'il est pressé par la faim.

Le Roi, pour remplir notre espoir,
et s'épargner des soins sinistres,
devroit nous donner plein pouvoir
de punir les mauvais ministres.

Des français l'ingrate injustice
pousse à son comble le forfait;
quand chacun croupit dans le vice,
ils veulent un prince parfait.

Dieu leur en donne un équitable,
qui n'a pour but que leur bonheur;
et maint esprit aigre et crossable
abuse de son trop bon cœur.

Il faut qu'il s'arme de sa foudre
pour punir les bénis frippons,
et mettre les méchans en poudre
pour qu'ils n'aigrissent plus les bons.

Necker arbore avec clarté
le plus prudent patriotisme;
il faut être un filou noté
pour l'accuser de coquinisme.

Louis, de plus d'un étourneau
laisse éclatter trop la marotte,
il nous a prêté son manteau,
on cherche à prendre sa culotte.

Vouloir voler aux souverains
trop de leur puissance suprême,
sans la mettre en de sûres mains,
c'est une extravagance extrême :

Il faut former un tribunal
composé, non d'un tas de cuistres,
dont le pouvoir trop magistral
chicane princes et ministres.

Mais de nos états-généraux
choisir la généreuse élite,
et pour mettre fin à nos maux
changer toute forme maudite.

Tant que des faquins sans vertus
seront admis en charge ou place,
on verra les cruels abus
ne faire que changer de face.

Lorsqu'un peuple n'est plus conduit
par le sage patriotisme,
il court, par cent coquins séduit,
se plonger dans le persimisme.

Pour qu'on écrive avec décence,
sans s'écarter de l'équité,
on doit écarter la licence
en limitant sa liberté.

Le français peut donner à gauche;
il faut punir avec rigueur
tout griffonneur qui le débauche,
ainsi qu'un rusé déserteur.

C'est contre tout pillard faux-frère
qu'il nous sied d'agir et sévir;
on ne doit décrier son père
que lorsqu'on ne peut l'attendrir.

Il faut savoir forcer les hommes
à souffrir qu'on les rende heureux ;
ils ne sont, au siécle où nous sommes,
que des rodomonds trop hargneux.

La noblesse et la noire église
trament contre le tiers-état.
Ces deux corps, qui sont dans la crise,
plaident trop en docte pied-plat.

Par de généreux sacrifices
tous nos grands devroient s'illustrer,
et détester les injustices
qui servent à les décorer.

Ces seigneurs galans dans l'Europe
seront exécrés justement,
s'ils ne savent qu'en philantrope
jouer le peuple à sentiment.

Ils verbiageoient en vié-dases,
voulant se battre deux contr'un ;
ils doivent sur plus braves bases
installer l'intérêt commun.

Leur tendresse est bien plus visible
pour leurs chiens que pour leurs vassaux ;
c'est pour eux une honte horrible
d'avoir tant de tranchans chevaux.

Si le tiers-état, pour seuls maîtres,
avoit les privilégiés,
nous serions dans peu par maints traîtres
écorchés et sacrifiés.

Pour couper court à tout désordre
et prévenir plus d'un écart,
on devroit enjoindre à tout ordre
d'opiner promptement à part.

Alors les égards politiques
énerveroient moins l'équité ;
et les vertus patriotiques
voleroient vers la vérité.

Il convient fort que chacun signe
sur chaque objet son sentiment ;
pour que tout intriguant indigne
opère moins occultement.

Alors, malgré leurs charmans masques,
on connoîtroit les fins frippons ;
et nos députés trop fantasques
seroient dédaignés des Catons.

Certains sont élus par cabales ;
à les exclure on doit songer,
pour plus s'éloigner des dédales
où leur savoir pourroit plonger.

On doit craindre de compromettre
l'honnête homme avec des larrons;
il est trés-dangereux de mettre
des loups à côté des moutons.

Du scrutin la voix est nuisible;
elle fournit un voile noir
à tout fourbe docte et paisible
qui sait prudemment décevoir.

Le héros marche sans casque,
et craint peu du sort le hasard;
mais le lâche se sert d'un masque
pour lancer des coups de poignard.

Nos députés semblent voir double,
éblouis par un vain éclair;
leur sagesse est comme un vin trouble,
qu'il convient de tirer au clair.

La constitution angloise
nuiroit à notre nation;
trop changer la forme française
seroit une folle action.

Songeons à bien remplir nos rôles
sans sermoner avec fierté;
il faut, tant nous sommes frivoles,
limiter notre liberté.

Nos privilégiés indignes
ont tout promis sans rien céder ;
et ces égrefins très-insignes
complotent pour mieux éluder.

Il faut, à tenir leur parole,
les forcer sans perdre de temps,
ou nous immoler ces idoles
qu'énorgueillit trop notre encens.

Lorsqu'on cherche à nier sa dette,
on diffame son créancier ;
nos nobles de vertu cadette,
volent par-tout calomnier.

Pour du prince miner l'empire
et pallier leur embarras,
ils affectent de nous prédire
cent maux qui n'arriveront pas.

Des pairs, du clergé, des communes,
pour que le souverain soit sûr,
il faut, en fouillant leurs fortunes,
savoir les mettre au pied du mur.

Si l'on ne réduit à voix juste
l'homme qui veut parler trop haut,
chaque jour l'assemblée auguste
sera la cour du roi pétaut.

Tout député traître ou tenace
doit être poliment chassé,
pour que sa province, à sa place,
en choisisse un sûr et sensé.

On nous plonge en un labyrinthe
dont Louis ne pourra sortir
sans avaler vingt pots d'absynthe,
s'il ne veut plus nous secourir.

Il doit faire, sur les rebelles,
fondre le peuple et les soldats,
en prenant soin que les fidèles
fassent peu de rudes dégâts.

Il faut par-tout de la police :
donc nos bienveillans députés
doivent avoir droit de justice
pour bannir leurs Judas fûtés.

Opiner par tête ou par ordre,
c'est un plan, sans léser les loix,
qu'on peut varier sans désordre,
pourvu que le tiers ait deux voix.

Pour tirer la France d'abîmes
il faut trouver mûr amiral,
ces guerriers les plus magnanimes
ont besoin d'un bon général,

On ne manque pas de manœuvres
pour faire un petit pavillon,
mais, pour conduire des chef-d'œuvres,
il faut un merveilleux maçon.

Chacun demande une réforme
dans la robe et dans le clergé;
on doit en bonne et breve forme,
aux plus coquins donner congé.

Pour faire finir les cabales,
il faut écarter ce clergé :
en secret, et non sans scandales,
il s'escrime en chien enragé.

On n'a pas besoin de bélîtres
qui, sans respect pour notre Roi,
décident que de larges mîtres
mettent au-dessus de sa loi.

Il ne faut que des patriotes,
dont la françoise probité
ne s'est pas en Iscariotes
immolé l'éparse équité.

Pour prendre le parti des prêtres,
il faut être un double frippon :
on doit traiter comme des traîtres
tous les rétifs à la raison.

Le peuple a besoin de pasteurs
qui lui donnent de bons exemples,
et non pas d'égrefins docteurs
qui turlupinent dans des temples.

Il convient que le public sache
du Roi le réel et vrai plan;
qu'on lève le voile qui cache
le ladre et subtil courtisan.

Et qu'un écrit passe en nos villes,
signé de tous leurs députés,
pour que les esprits trop fertiles
décontent moins les plus fûtés.

Au peuple il faut faire connoître
Louis et son excellent cœur,
pour qu'un Titan, larron et traître,
ne nous plonge plus dans l'erreur.

Pour nous mettre à couvert des malignes tempêtes,
il faut faire trancher les cabalistes têtes.
Le sang d'un fourbe prêtre ou d'un faux magistrat,
n'est pas si précieux que celui d'un soldat.